

GUILLAUME APOLLINAIRE

Les onze mille verges



J'AI
LU

Les onze mille verges

GUILLAUME APOLLINAIRE

Les onze mille verges
ou les amours d'un hospodar

ROMAN

Préface de
Michel Decaudin



Ouvrage destiné à un public averti

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Dans sa préface à l'édition de 1930, Trois-étoiles défendait avec une passion froide encore surréaliste, mais plus pour longtemps, Les Onze Mille Verges contre les moralistes de tout crin et contre Apollinaire lui-même. En 1963, c'est une post-face que Toussaint Médecin-Molinier donnait à une édition nouvelle : il y confirmait par diverses preuves l'authenticité d'un texte encore mal connu du public et insistait sur son caractère de folle fantaisie.

Aujourd'hui, cette œuvre réputée scandaleuse est sortie de la clandestinité. Il ne s'agit plus de l'invoquer contre les poèmes de guerre de Calligrammes, ni d'en justifier l'attribution au poète d'Alcools, mais de la lire. Certains se lamenteront : encore une récupération opérée par la culture bourgeoise, à quand Les Onze Mille Verges dans les programmes universitaires ? – Je dis : pourquoi pas ? Faut-il que sa diffusion désamorce le livre ? Et doit-on redouter sa présence à part entière dans les œuvres complètes d'Apollinaire ? Il en résultera au

contraire une lecture enrichie par des approches multipliées.

Et d'abord une lecture qui se fera dans une version correcte. Les différentes éditions plus ou moins récentes ne comportent en effet pas moins d'une trentaine de fautes : sans parler du sous-titre « ou les amours d'un hospodar » délibérément supprimé, elles vont de la simple coquille, déjà grave (« tâter » pour « téter », quand il est question de l'« orphelin » de Mony, ça n'est pas rien !), à l'omission de mots, et même à celle d'une page entière, sans raison apparente. De plus, on avait cru bon de rectifier la ponctuation peu grammaticale, il est vrai, mais si expressive d'Apollinaire, qui est la pulsation même de la phrase.

Il fallait revenir à un texte correct. Nous avons choisi celui de l'édition originale de 1907. Certes, ce petit volume qui ne paie pas de mine n'est pas parfait : c'est le coup d'essai d'un imprimeur de Montrouge, spécialiste des commandes d'ouvrages clandestins et décidé à travailler pour son propre compte. Il contient un assez grand nombre de coquilles évidentes (fautes d'accord, par exemple, ou simples fautes d'orthographe) qu'il convenait de corriger ; notre intervention a porté aussi sur quelques cas de ponctuation par trop aberrants. Mais, chaque fois que le doute était permis, le bénéfique en a été laissé à la leçon de l'originale. C'est donc une véritable restitution des Onze Mille Verges de 1907 qui a été ici établie.

Entre ce livre inavoué, sinon à quelques amis proches, et les autres œuvres d'Apollinaire, les liens profonds ne manquent pas. Les plus simples concernent, outre les particularités de ponctuation déjà signalées, des rapprochements linguistiques : le goût pour des mots comme bayer, Nissard, kellnerine – de préférence rousse –, nixe, pan-diculation... le penchant à l'équivoque (dans le titre même qui fait allusion au martyr de sainte Ursule et des 11 000 vierges ses compagnes) ou aux échos sonores, comme au début du deuxième chapitre (« ... un verre de raki. – Chez qui ? Chez qui ? – ... si je mens ! – Et comment ! – ... je ne suis pas un noceur. – Et ta sœur ! »), etc. Avis aux amateurs de statistiques et de calculs de fréquences. L'ordinateur qui avala tous les mots de Calligrammes pour le Centre d'étude du vocabulaire français de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Besançon est toujours en service.

L'attrait d'Apollinaire pour l'érudition montre aussi le bout de l'oreille. Il ne lui déplait pas de souligner, sans doute en se rappelant une anecdote de la jeunesse de Casanova, que « mentule » est féminin, et « con » masculin, ni de suggérer que les testicules ne sont pas, comme une vaine étymologie le prétend, les témoins de l'acte amoureux, mais bien « les petites têtes qui recèlent la matière cervicale qui jaillit de la mentule ou petite intelligence ». À bon latiniste... Ailleurs, tout content d'insérer dans son récit une histoire japonaise (selon un procédé de collage également utilisé plus loin pour la confession de Katache et

qu'il ne cessa d'employer en prose autant qu'en poésie), il se livre à une débauche d'exotisme nippon, écrivant d'ailleurs à la mode du XIX^e siècle lotos pour lotus et sintoïsme sans h.

D'autres confrontations sont plus curieuses. Le botcha amant de Ninette est le frère du botcha Costantzing du conte La Favorite dans Le Poète assassiné. Le bel Egon, puni par où il avait péché et mourant empalé dans la souffrance et la jouissance, rappelle un autre giton (beau, lui, comme Atys), qui, juché par des garnements sur une grille, meurt « avec volupté peut-être » dans le premier des trois Châtiments divins de L'Hérésiarque et Cie. Les scènes de Saint-Pétersbourg ne sont pas sans annoncer le début de La Femme assise. Et ainsi de suite.

Deux passages émergent. L'un est ce délicat paysage rhénan au petit matin, dont l'apparition inattendue succède à l'orgie meurtrière de l'Orient-Express (un Orient-Express qui d'ailleurs mène à Bucarest par un curieux itinéraire). « Le seul paysage rhénan décrit par Apollinaire », écrit R. d'Artois, agrégé d'allemand, dans son édition des Mémoires d'une chanteuse allemande. Le seul ? Voyons, cher collègue ! Des vignes, une musique de fifres qu'on ne voit pas, un paysage qui s'éloigne, et des enfants, des vaches dans un pré, n'est-ce pas tout le paysage de Mai, ou celui des Colchiques, ne parlons pas de la prose, qui surgit soudainement, comme si, l'espace d'un instant, le regard de Wilhelm avait passé par les yeux de Momy ?

*L'autre passage se situe à la fin du livre. Culculine demande au sculpteur Genmolay d'édi-
fier une statue en souvenir de Mony Vibescu. Il
se met en train par une séance de déchaînements
où, avec Cornabœux, il est associé à Alexine et
Culculine et, le lendemain, commence le travail.
De la même façon, toutes proportions, et toutes
conventions, gardées, au dernier chapitre du Poète
assassiné l'oiseau du Bénin décide avec Tristouse
la construction d'un monument à Croniamantal,
tous deux passent une journée avec le prince des
poètes et sa mie dans le joli bois de Meudon et,
le lendemain, est achevé un mémorial non moins
« étonnant » que celui de Mony.*

*Enfin – encore un peu de pédantisme –, la
dialectique du vrai et du faux, ce point focal de
l'imaginaire apollinarien mis en valeur par toute
la critique moderne, n'est-elle pas une des struc-
tures de ce roman (une autre étant, comme pour
Le Poète assassiné, la géographie du voyage) ?
L'histoire de Vibescu, noble sans l'être tout en
l'étant, dont le délire sadique a provoqué par
hasard la victoire japonaise, se termine sur l'image
d'une statue dont chacun interprète la significa-
tion à sa manière, après une mort qui confirme
de façon ambiguë un serment ambigu et, d'une
défiance, fait la raison de son immortalité, en
passant par la mort tragique de Kilyému, étran-
gement conforme à ses vœux.*

*Troublante identité des schémas. Louis Lelan a
déjà suggéré que Les Exploits d'un jeune Don Juan*

pouvaient bien être quelque chose comme un Poète assassiné en creux, une « œuvre au noir » répondant à l'œuvre en clair. Nos 11 000 seraient-elles, à leur tour, une sorte d'ombre portée qui souligne les formes de l'œuvre en les agrandissant ?

Aux psychanalystes d'entrer en lice. Ils nous apprendront que la cruauté agressive est toujours liée à l'amour chez notre poète ; que son attrait pour les fesses et la sodomie, qui n'était pas simplement littéraire, son goût pour le mot « cul » (voir Alcools) sont autant de signes de la crainte du sexe féminin et de la prédominance d'un stade régressif sadique-anal ; que d'ailleurs la seule scène de castration du livre est hautement significative : Culculine la bien nommée n'arrache-t-elle pas d'un coup de dents – vagin denté ! – le gland de la Chaloupe – ablation du phallus ! Et que la suite de l'épisode n'est pas moins symbolique : la vengeance sadique de Cornabœux ne s'exerce pas sur le sexe féminin, ni sur la bouche qui fut son substitut actif, mais c'est « entre les deux fesses de Culculine » qu'il plante son couteau. La psychanalyse aura encore son mot à dire à propos de nombreuses situations qui sont apparemment de voyeurisme, en fait de frustration : un homme assiste aux ébats d'un couple, et plus souvent de deux femmes qui le repoussent, et il ne lui reste qu'à se masturber devant ce spectacle – le comble étant atteint par ce mal-aimé masochiste de Katache, qui raconte si complaisamment ses mésaventures (notons-le

au passage, elles se déroulent en partie dans un des paysages affectifs d'Apollinaire au même titre que les bords du Rhin, Nice et Monaco).

La piste est passionnante, mais dangereusement savonnée. Il est amusant de constater qu'elle rejoint, dans son sérieux, une notice aguichante de 1907, citée par Louis Perceau dans sa Bibliographie du roman érotique d'après un catalogue clandestin de l'époque. Voici cette notice, à laquelle on peut supposer, avec Toussaint Médecin-Molinier, qu'Apollinaire a mis la main, sans en être le rédacteur :

« Plus fort que le marquis de Sade », c'est ainsi qu'un critique célèbre a jugé *Les Onze Mille Verges*, le nouveau roman dont on parle à voix basse dans les salons les plus cossus de Paris et de l'étranger.

Ce volume a plu par sa nouveauté, par sa fantaisie impayable, par son audace à peine croyable.

Il laisse loin derrière lui les ouvrages les plus effrayants du divin marquis. Mais l'auteur a su mêler le charmant à l'épouvantable.

On n'a rien écrit de plus effrayant que l'orgie en sleeping-car, terminée par un double assassinat. Rien de plus touchant que l'épisode de la Japonaise Kilyému dont l'amant, tapette avérée, meurt empalé comme il a vécu.

Il y a des scènes de vampirisme sans précédent dont l'acteur principal est une infirmière

de la Croix-Rouge, belle comme un ange, qui, goule insatiable, viole les morts et les blessés.

Les beuglants et les bordels de Port-Arthur laissent rougeoyer dans ce livre les flammes obscènes de leurs lanternes.

Les scènes de pédérastie, de saphisme, de nécrophilie, de scatomanie, de bestialité se mêlent de la façon la plus harmonieuse.

Sadiques ou masochistes, les personnages des *Onze Mille Verges* appartiennent désormais à la littérature.

LA FLAGELLATION, cet art voluptueux dont on a pu dire que ceux qui l'ignorent ne connaissent pas l'amour, est traitée ici d'une façon absolument nouvelle.

C'est le roman de l'amour moderne écrit dans une forme parfaitement littéraire. L'auteur a osé tout dire, c'est vrai, mais sans aucune vulgarité.

Roman de l'amour moderne, c'est beaucoup dire ; c'est surtout négliger les distances que prend Apollinaire avec l'amour et l'érotisme. « Les Onze Mille Verges n'est pas un livre érotique, avait remarqué Trois-étoiles, mais c'est peut-être le livre d'Apollinaire où l'humour apparaît le plus purement ». Et le rire, qui fait avec l'érotisme aussi mauvais ménage que l'humour. Les combinaisons des corps sont décrites avec une exagération qui les rend caricaturales, ou ramenées à des précisions comiques. Voyez Cornabœux, Mony et Mariette dans l'Orient-Express, on ne peut plus unis ; et Mony de « gueuler » : « Cochon

de chemin de fer ! Nous n'allons pas pouvoir garder l'équilibre. » Trois-étoiles vous le disait bien : « Permettez-moi de vous faire remarquer que tout cela n'est pas sérieux ». Sade, oui ! Rabelais, non ! Le malheur est qu'Apollinaire, ce soit justement Sade accommodé à la sauce rabelaise.

Le récit érotique a généralement des localisations spécifiques : un château, une maison à la campagne, un pays exotique – bref, un « ailleurs » indéterminé. À l'exception de quelques tirades visiblement plaquées, sur le wagnérisme, par exemple, le chant et l'Allemagne ont une fonction tout à fait secondaire dans les Mémoires d'une chanteuse allemande ; et les chapitres documentaires sont nettement séparés des épisodes érotiques dans La Vénus indienne. Le roman d'Apollinaire est au contraire nettement situé dans l'espace et le temps. Toussaint Médecin-Molinier l'a déjà signalé : la conjuration de Bucarest n'est pas une invention et Alexandre Obrénovitch est assassiné ainsi que sa femme Draga dans la nuit du 10 au 11 juin 1903 ; le siège de Port-Arthur s'achève par la victoire japonaise au début de 1905.

Mais à cette trame historique, dans laquelle ses personnages sont insérés, il a mêlé quelques fils couleur de fantaisie. La comédienne Estelle Ronange qui a des démêlés avec l'administrateur de la Comédie-Française Jules Claretie et récite si bien L'Invitation au voyage fait penser à Marguerite Moreno. Les tenanciers du bordel à la mode de Port-Arthur sont deux poètes symbolistes qu'on a tôt fait de reconnaître, non seulement à leurs noms transposés, mais à l'amorce

de pastiche et aux allusions que constituent les vers qui leur sont attribués, Adolphe Retté-Terré et Tancrède de Visan-Tristan de Vinaigre. Viennent en revanche sans masque le nom du journaliste André Barre, seulement amputé de ses deux dernières lettres, et celui du fidèle ami Jean Mollet, devenu Genmolay et promu sculpteur.

Faut-il préciser que les aventures prêtées aux uns et aux autres sont absolument fictives ? Ce n'est ici qu'un jeu, comme dans La Fin de Babylone le personnage du « célèbre poète » Jahq Dhi-Sor, Jacques Dyssord, ou celui de Ramidegourmanzor – Remy de Gourmont.

Mais le jeu n'est jamais absolument gratuit. Si André Barre est plaisamment mêlé à une sombre machination, c'est pour une raison que nous découvrons dans La Vie anecdotique du Mercure de France du 16 janvier 1912, où Apollinaire, parlant de prophéties, raconte cette anecdote :

M. André Barre, dont la thèse sur le Symbolisme a fait du bruit, a été célèbre en Europe, il y a quelques années. À cette époque, dans *L'Européen*, journal hebdomadaire, qui, paraissant à Paris, presque inconnu en France, jouissait d'une autorité européenne, M. André Barre publiait des notes sur la Serbie. Il combattait violemment la dynastie des Obrénovitch et, une semaine, il annonça la mort prochaine du couple royal.

La tragédie de Belgrade eut lieu peu de temps après cet article, qui avait été fort remarqué en Europe, et M. André Barre se trouva être,